Bulletin Amades

Anthropologie Médicale Appliquée au Développement Et
à la Santé

67 | 2006
67

Catherine Le Grand-Sébille et Anne Véga, *Pour une autre mémoire de la canicule. Professionnels du funéraire, des chambres mortuaires et familles témoignent*

Cyril Farnarier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/amades/328>

DOI : 10.4000/amades.328

ISSN : 2102-5975

Éditeur

Association Amades

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2006

ISSN : 1257-0222

Référence électronique

Cyril Farnarier, « Catherine Le Grand-Sébille et Anne Véga, *Pour une autre mémoire de la canicule. Professionnels du funéraire, des chambres mortuaires et familles témoignent* », *Bulletin Amades* [En ligne], 67 | 2006, mis en ligne le 04 février 2009, consulté le 20 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/amades/328> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/amades.328>

Ce document a été généré automatiquement le 20 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Catherine Le Grand-Sébille et Anne Véga, *Pour une autre mémoire de la canicule. Professionnels du funéraire, des chambres mortuaires et familles témoignent*

Cyril Farnarier

RÉFÉRENCE

Catherine Le Grand-Sébille et Anne Véga, *Pour une autre mémoire de la canicule. Professionnels du funéraire, des chambres mortuaires et familles témoignent*, Espace Ethique, Vuibert, 2005, 94 p.

- 1 Avec cet ouvrage, remarquable entre autres par sa clarté, Catherine Le Grand-Sébille et Anne Véga avaient pour objectif de faire œuvre de mémoire d'un événement aujourd'hui devenu abstrait : les milliers de morts de la canicule du mois d'août 2003. Par l'enquête qu'elles ont menée auprès des personnes qui ont pris en charge ces morts, elles font ici état du travail qui a été accompli aussi bien auprès des familles que des défunts et des conditions dans lesquelles cela s'est déroulé. L'intérêt majeur de ce livre est alors de rappeler que ces morts n'étaient pas que des chiffres et que leur prise en charge n'a pas été effectuée par des institutions désincarnées mais par des individus anonymes, proches et professionnels, qui ont tous été confrontés à des situations extrêmement difficiles tant sur le plan psychologique que physique. En présentant les discours recueillis auprès de professionnels du funéraire et de familles directement concernées par la canicule, les auteurs exposent trois principaux axes de réflexion : le manque de réaction des autorités, l'accusation injustifiée des familles des victimes et le manque de considération vis-à-vis de l'important travail effectué par l'ensemble des professionnels mobilisés. À partir de là, cet ouvrage soulève toute une série de thèmes

tels que la mort biologique, la prise en charge de celle-ci par les institutions spécialisées, le rapport de chacun face à ce drame, les rites funéraires ou encore la « gestion » des situations de crise par une société qui revendique le risque-zéro et la sécurité pour tous.

- 2 Il faut rappeler qu'au mois d'août 2003, en l'espace de 20 jours seulement, 15 000 personnes sont décédées des suites de la canicule. Le choc de ce nombre « incroyable » de décès fut d'autant plus grand qu'ils se produisaient dans une société qui avait su se préserver des famines et des grandes épidémies et qui se pensait pour toujours à l'abri de tels événements.
- 3 Dans cette situation de crise, les institutions spécialisées qui d'ordinaire prennent les morts en charge, ont été totalement dépassées par le nombre de victimes et la gestion s'est effectuée par improvisation, rappelant certaines pages de l'histoire auxquelles il n'était pas imaginable de se confronter de nouveau durant lesquelles les corps ont été « tassés, empilés » dans des camions frigorifiques de location. Parce qu'il leur semblait impossible de voir ressurgir de telles situations en France et à notre époque, les autorités ont refusé, dans un premier temps, de croire au discours alarmiste avancé par certains professionnels. Parallèlement, le discours médiatique diffusé à ce moment-là présentait les défunts comme des personnes âgées délaissées par leurs familles, avec pour conséquence une culpabilisation des proches sur des événements climatiques dont ils n'étaient évidemment pas responsables, et dissimulant par la même occasion l'incapacité à réagir des pouvoirs publics.
- 4 À l'inverse, les professionnels du funéraire, aux premières loges de ce drame, n'auront été consultés que pour l'obtention « des chiffres de la canicule ». Masqué par le nombre de décès quotidien, le travail effectué à l'abri des regards n'aura jamais été cité dans le discours public... Un silence qui soulève nombre d'interrogations.
- 5 Recueillir la parole de ces différents acteurs en première ligne de cette crise était alors un moyen de donner une autre vision des faits, au plus proche du vécu de cette impossible gestion de milliers de corps en train de se décomposer, afin de faire entrer dans la mémoire collective aussi bien les efforts accomplis que les traumatismes subis.
- 6 Mais au-delà de ce devoir de mémoire, le traitement de la mort et la place particulière que nous lui accordons se dégage comme thème transversal des discours recueillis et se retrouve au centre de cet ouvrage. En effet, afin de la rendre plus acceptable, notre société a institutionnalisé la prise en charge de la mort. Ainsi, le corps mort est lavé, désinfecté, désodorisé... La *thanatomorphose* est empêchée. Le mort ressemble au plus près à son vivant, comme si la mort matérielle, la mort biologique, n'existait pas, rendant tabou ce qui fait naturellement partie du cycle de la vie. Olivier Razac (*La grande santé*, Edition Climats, 2006) a traité récemment, par une approche plus philosophique, cette incapacité de notre société à accepter la mort comme un événement naturel. Habitué au bon fonctionnement de ces institutions spécialisées (hôpitaux, chambres mortuaires et services funéraires) et des rituels qu'elles pratiquent, nous finissons par oublier leur rôle et leur importance (tant matérielle que symbolique). Nous oublions aussi ce qu'est, ou plutôt, ce que pourrait être la mort quand elle n'est pas prise en charge par ces institutions. Par le nombre de décès qu'elle a suscité en un temps très bref, la crise de la canicule a totalement désorganisé ce système le mettant dans l'incapacité de gérer les morts de chacun. Par ces manques dans les soins et rituels, la mort s'est révélée dans toute la dureté de sa réalité (des corps en putréfaction, en état de décomposition avancée générant gaz et liquides à

l'odeur insoutenable). La mort a été exposée sous son aspect le plus violent alors que nous en sommes habituellement protégés par ces institutions à qui nous « confions » nos morts.

- 7 Au premier rang de ces institutions spécialisées se trouvent les services funéraires et les professionnels qui y travaillent. Du recueil de leurs paroles ressort avant tout le fait qu'ils sont en général « oubliés » du public et des médias. Trop près de la mort, ils travaillent dans l'ombre, à l'instar de tous ceux qui, aujourd'hui, œuvrent auprès de ce qui salit, qui contamine (dans les situations de mort en grand nombre, l'imaginaire de la contagion se manifeste systématiquement) et dont on ignore généralement le travail. Ils sont assimilés à la mort et demeurent, au même titre qu'elle, tabou dans le monde des vivants. On ne réalise vraiment leur existence et leur rôle que lorsqu'ils ne sont plus en mesure de l'assurer totalement. En effet, les professionnels du funéraire se retrouvent ici dans la même position que les éboueurs. Leur travail n'est jamais vraiment considéré car trop salissant, trop près de la mort, mais leur absence suffit à plonger l'ensemble de la société dans le chaos en quelques jours seulement.
- 8 Ainsi les auteurs nous livrent des paroles, parfois à l'état brut, dont émergent de nombreux questionnements et réflexions anthropologiques sur notre société et son fonctionnement. Il est vrai que l'on pourrait reprocher à cet ouvrage de ne pas pousser plus avant l'analyse de ces différents thèmes (cf. l'avant-propos de Françoise Loux). Toutefois, en refusant la distanciation d'une approche plus théorique, les auteurs rendent une grande part de son humanité à cet événement que l'on a, pour la plupart, « vu à la télé » mais qui a traumatisé les acteurs de ce moment. C'est peut-être avant tout de cela dont il est question : de ce que cette situation chaotique, « quasi-épidémique », aura pu provoquer chez ceux qui l'ont directement vécue. Il nous semble alors que l'absence de réponse au questionnement anthropologique soulevé permet de mieux restituer les traumatismes qui subsistent à la suite de cet événement. Cet ouvrage soulève plus de questions qu'il ne donne de réponses et, comme l'écrivent les auteurs, se présente comme le début d'un travail à poursuivre. Nous pouvons alors conclure cette note par la phrase qui ouvre ce livre : « Le malheur est une matière anthropologique » (p. 7), et nous en tenons ici une excellente illustration.